



(Ci-devant "LE VRAI CANARD")

CONDITIONS :

ABONNEMENT.

UN AN ..... 50 Cts  
 SIX MOIS ..... 25 Cts  
 LE NUMERO ..... 1 Ct.

Le Grognard se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur.

H. BERTHELOT & CIE.  
 Bureau : 23, 25 Rue Ste-Thérèse  
 En face de l'Hôtel du Canada  
 Boite 2144 P. O. Montréal.

FEUILLETON DU "GROGNARD"

LE CHEF DE

VOLEURS

ET LA

JEUNE FILLE.

Tout le monde connaît les terribles événements qu'entraîna cette sanglante révolution dont Louis XVI fut la plus célèbre victime. La France sans doute en recueillit un certain germe de progrès qui a détruit bien des abus et a fait triompher le droit. Mais dans cette époque qui occupe peut-être le premier rang dans notre histoire, nous pouvons opposer au bien qui a été produit un mal qui fait un énorme contre-poids dans la balance. La frénétique ardeur qu'on mit à poursuivre les coupables aveugla tellement les yeux des agents révolutionnaires, que la peur de se tromper dans la poursuite et l'arrestation du crime leur fit plus d'une fois faire main basse sur l'innocence. Certains politiques appelleront ça un mal nécessaire, un mal inévitable dans un gouvernement nouveau qui veut changer ses lois ou les améliorer. Quoiqu'il en soit, la France fut alors le théâtre des fureurs les plus exagérées, et le petit nombre des acteurs qui se laisseront



LES ACTIONS POUR LIBELLE. CA TROMPE !

L'éléphant sort de la Caverne des Quarante Voleurs, écrasant la compagnie de Navigation de Trois Rivières, les moulins de Pierreville et l'Electeur. Laurier craint d'être frappé par le piège qu'il a tendu à Senécal.

guider par la voix d'une conscience droite et désintéressée, ne doit pas faire oublier ceux qui dans le zèle affreux qu'ils déploierent, ne furent conduits que par un intérêt véniel ou la soif terrible du sang. Aussi combien d'innocentes victimes portèrent leur tête sur l'échafaud ou ne durent leur salut qu'à la fuite et au sacrifice de leurs plus pures et leurs plus légitimes affections ! Que de familles obligées de fuir le sol natal et d'aller chercher un refuge chez l'étranger ! Que de fortunes noblement acquises qui furent abandonnées à la merci des persécuteurs ! Que de pères malheureux qui, s'arrachant des bras de leurs épouses et de leurs enfants consternés, se précipitèrent, ignoblement travestis, vers un exil volontaire d'où tant ne rovinrent jamais. Oh ! l'exis-

tence d'un homme ne suffirait pas pour décrire avec fidélité toutes les exactions cruelles qui alors se commirent en France. Notre but n'est pas certainement de les reproduire même en raccourci. Le cadre dans lequel nous sommes renfermés est trop étroit pour cela, et d'ailleurs il est peu de gens qui ne connaissent point les principales scènes de cette incomparable révolution. Nous voulons seulement mettre sous les yeux du lecteur une histoire qui, quoique de cette époque, ne se réserve point de l'horreur qu'elle inspire et offre au contraire quelques détails qui pourront flatter sa curiosité et éveiller son attention.

À quelque distance de la ville d'Orléans vivait au temps où la révolution éclata une noble famille dont la fortune, loin de

porter ombrage à ceux qui l'entouraient, intéressait tous les cœurs et commandait l'estime et l'admiration. Une vertu solide et bienfaisante était le principal ornement de cette maison d'où étaient constamment bannis le luxe et l'étiquette. Chacun y trouvait un facile accès. Le pauvre surtoit y rencontrait toujours un sûr abri. Cette maison ne se composait plus que de trois personnes : c'est-à-dire d'un époux, le modèle des maris, d'une épouse aux qualités austères, et pourtant au sourire toujours gracieux, et d'une fille, leur enfant, joignant aux qualités physiques les plus précieuses qualités du cœur.

L'abondance et la paix habitaient parmi eux depuis longtemps, et les deux époux trouvaient dans les caresses de Marie,

leur enfant, une félicité bien plus grande que la richesse, lorsqu'un cri de terreur retentit dans toute la France. Bientôt après s'effectua l'arrestation de Louis XVI et des familles nobles attachées à son service ou soupçonnées de s'intéresser à son sort. Un pareil événement émut péniblement toutes les âmes sensibles et provoqua des larmes qui, chez bien des personnes, furent, hélas ! payées par le sang.

M. de Salignes, ainsi se nommait le père de Marie, ne se doutant pas qu'on pût lui faire un crime d'avoir quelque pitié pour le malheur, fut un de ceux qui témoignèrent le plus de sensibilité au récit des infortunes du roi. Ce n'était pas qu'il lui dût son élévation, car il n'avait ni titre ni emploi, et avait toujours vécu dans une fière indépendance ; mais né bon, juste et généreux, il déplorait d'avance les abus d'une révolution dont sa sagesse prévoyait les conséquences funestes. Dans sa sainte fureur contre les sicaires qui alors avaient en main l'autorité, il eut l'imprudence de dire et de répéter qu'il se trouverait très honoré de pouvoir sauver Louis XVI du pas faneste où il se trouvait engagé.

Ces paroles qui étaient l'écho d'un belle âme, furent recueillies par des agents travestis, et incriminées bientôt après par le comité révolutionnaire qui lança un mandat d'arrêt contre celui qui les avait prononcées.

M. de Salignes ne tarda pas à comprendre l'étendue de son imprudence et les terribles exemples que depuis quelques jours il avait devant les yeux lui apprirent combien il était urgent de chercher son salut dans la fuite.

Cette résolution lui parut bien pénible à exécuter. Quitter son épouse et sa fille était au-dessus de ses forces, et les entraîner dans son émigration lui était impossible.

Comme il n'avait pas un seul instant à perdre, il cacha dans